

BROCHETS

de 12 à 15 livres

Le nouvel abri ne nous plaît pas. Meublé à la grosse, entretenu par les gars du Mondonac, il a comme poêle une énorme truite fabriquée d'un baril d'acier, qui avale d'une gueule des bûches de trente pouces. Sa chaleur, qui ne s'endurcit pas en été, attirerait en sus des nuées de moustiques, à une lieue à la ronde. Il court dans la paille des lits de mignonnes souris des bois, qui accepteraient peut-être de coucher près de nous, mais dont la compagnie éventuelle ne séduit personne. L'eau potable se trouvant aussi à un arpent de distance, la conclusion s'impose de transporter ailleurs nos pénates, dans le plus bref délai.

Nous mangeons sur le pouce puis nous étendons sur le plancher, des toiles sous les sacs de couchage. Dès l'aube le lendemain, nous repartons à l'aventure.

Une île basse et plate, longue d'un bon tiers de mille, se prélassait dans la brume matinale, au nord du lac. Pour l'avoir côtoyée à gauche le soir d'avant, nous la longeons à droite, sans y apercevoir une éclaircie en terrain élevé, où dresser la carcasse d'une tente.

Des canotons fuient, battant l'eau de leurs ailes courtes, tandis que leur mère prend la direction opposée et nage avec lenteur, pour détourner de sa progéniture l'attention des intrus. Le même jeu de toujours, vu cent fois, dont les canes ne se lassent point. Nous n'en sommes pas dupes, mais faisons semblant d'y croire, par égard pour la grandeur du sentiment maternel.

—Écoutez...

Un clapotis quelque part à l'est, que nous ne localisons pas de façon précise. Un original venu boire ou manger, mais que mangerait-il dans ce lac rocheux où rien ne croît? Nous ne cherchons pas l'animal, absorbés par d'autres soucis.

Partout des bordages bas, noyés d'eau ou susceptibles de l'être à la première ondée. En désespoir de cause, nous décidons de rallier l'île élevée qui sépare la baie de notre arrivée, si verte sous le soleil, de la partie centrale du lac. C'est là que nous logeâmes il y a trois ans.

L'endroit n'a pas changé. Resté propre, on dirait qu'il nous attendait. Sur une pointe granitique, qui s'avance en proue et domine de glauques profondeurs, nous érigeons la maison de toile sur un fond de terre moussue, entre des fûts qui suintent la gomme d'épinette, collante et jaune. Nous retrouvons les gaules utilisées pour soutenir la tente et les mettons de nouveau à profit. Le roc se révèle si proche, sous le soupçon d'humus, qu'il est impossible de planter des piquets où attacher les cordes. Nous nous rattrapons sur les arbres venus là par miracle, les pierres recueillies aux alentours, disposées selon les besoins. Puis nous cherchons du bois sec. Pour protéger le feu des souffles qui s'acharnent contre le promontoire, nous sacrifions une toile d'isolement et en fabriquons un paravent, fixé à de jeunes trembles.

—Nous voilà chez nous!

—Pour le temps que ça durera...

Chacun se félicite des lieux, en note les détails en sa mémoire, en vue de souvenirs qui se teinteront un jour de nostalgie.

L'instant d'après, dix besognes nous sollicitent.

Le lac Sincennes est le Kawachikamik des Indiens Têtes-de-Boule, mot qui signifie "aux eaux claires". Son nom ne ment pas. L'eau est si limpide, quand elle cesse de s'agiter, que l'on y voit à dix et quinze pieds. Nous y piquons une tête, pendant que Hardy prépare le premier repas, préférant la chaleur du foyer aux saisissements de l'eau glaciale. Le fond paraît à portée de la main, mais il faut nager à brasses vigoureuses pour y toucher. C'est à n'y pas croire. On hésite à plonger à cause des roches, qui fulent devant votre descente verticale. Malgré l'heure du midi, l'air tiède, le soleil haut, les dents claquent dans la bouche. Il ne saurait être question ici des baignades sans noyades des naïades, comme dit Henri de Régnier, mais les nôtres ne sont pas plus de saison. On ne nous y prendra plus. Ce qui est bientôt dit, car dès le lendemain Lusignan se remettra à l'eau pour récupérer une précieuse cuillère qui s'allait perdre.

Que faire sur un lac rempli de poisson, sinon pêcher? Nous allons nous y employer pendant quatre jours, dans l'espoir de ferrer quelque énorme bête qui représentera un record de poids. Brochet du nord ou doré, selon les fonds. Les deux espèces vivent dans les mêmes eaux et nous attraperons des représentants de l'une et de l'autre, à tour de rôle. Tantôt une pièce trop petite, que nous rejetons à l'eau, ou une autre, trop grosse pour un repas, mais pas assez lourde pour nos fins, que l'on renvoie aussi à ses parents et amis. Du haut des airs, les mouettes surveillent ce qui leur paraît un jeu de massacre, et ne comprennent pas.

Le Sincennes s'agrémenté d'une remarquable variété d'anses et de baies, sans lesquelles le plus noble effort se perdrait. A cause du vent, qui souffle des quatre points cardinaux dans une même journée, et change sa course en moins de temps qu'il n'en faut pour passer d'une idée à une autre. Le pro-

blème premier est donc de gagner un coin protégé, où l'on puisse garder le canot à flot et son chapeau sur la tête. L'autre est de fuir en temps utile, devant une attaque imprévue qui oblige à une rapide modification des projets. C'est là l'ennui des lacs trop étendus, beaux à contempler d'une distance respectueuse, mais peu hospitaliers et indifférents aux misères des hommes.

Le troisième jour, la lame se montre si mauvaise que nous n'osons quitter notre île, sur laquelle s'écrasent des paquets d'eau. Même si elle paraît proche, la rive la moins éloignée se trouve à six ou sept arpents. Affronter pour s'y rendre des vagues d'un pied et demi représente une expédition en règle, dont rien à espérer sous l'aspect poisson. Car l'étendue liquide s'agitte avec furie, aussi loin que porte le regard. L'ironie du sort veut qu'il fasse beau comme il n'arrive pas souvent. Le ciel sourit, bleu pâle et doux, sans un filet de nuage. Pour tuer le temps et cherchant l'ombre, nous lisons en tournant autour de la tente. Nous avons cette fois quelques livres et nous promettons de n'en plus manquer comme dans le passé.

Le vent tombe sur les cinq heures et nous partons.

Hardy veut tenter une expérience : ferrer une forte pièce et la noyer peu à peu, pour le plaisir de la lutte avec la victime à occire. Il est trop facile, dit-il, de tenir un poisson d'un filin capable de tenir un veau de six mols. Avec de la patience et du tact, des nerfs, un art non dévolu aux profanes, il y a moyen de l'emporter sur une bête qui défend sa vie avec l'énergie du désespoir, selon les règles les plus strictes du décorum sportif. S'il échoue, il essaiera de nouveau. Vu l'abondance du poisson, on peut mieux se permettre cette fantaisie que sur lacs et rivières du sud, où la perspective d'une prise convenable prend couleur d'un événement. Si notre compagnon a raison en principe, nous brûlons de le voir à l'oeuvre.

Armé de canne flexible et moulinet, il fixe à sa ligne un Devon hérissé d'hameçons. La sole tressée qui le tient n'a qu'une résistance de quinze livres, mais c'est suffisant. C'est désormais à qui se montrera le plus habile, le moins



Le barrage du lac Sincennes

de la
Société Royale
du
Canada

irréfléchi, le plus têtue, de l'homme ou du poisson.

Succès au premier lancer, puis au second. En ce lieu sans pareil, le pêcheur n'a guère besoin de la patience traditionnelle. Il n'attend pas longtemps. Deux dorés aux yeux vitreux et protubérants, chacun pesant ses trois livres. Nous n'en voulons pas et leur rendons la liberté. Hardy s'en amuse d'abord et les amuse, permet un plongeon vers le fond, ramène à lui, donne de la corde et la reprend, finit par en finir et hisse dans le canot. Il s'y connaît, semble fier d'illustrer sa théorie.

- Attends qu'un gros se présente !
- Les gros comme les autres.
- Un vrai gros, gras, pesant...
- Demande pas mieux.

Il ne demande pas mieux, nous non plus et le poisson de même, parce qu'il ne s'écoule pas dix secondes entre ses paroles et le choc qu'un affamé des profondeurs imprime à l'engin dont il fouette le lac.

Cette fois, il ne s'agit pas d'un brocheton sortant de l'enfance, mais d'un poids-lourd capable de lutter pour la conservation de sa peau limoneuse. A peine touché, il plonge en vitesse et se maintient au fond. Il ne se sauve pas loin, garde ses positions à quinze ou vingt pieds sous l'embarcation. Hardy joue du moulinet, non pas nerveux, mais presque. Il ignore ce qu'il tient au bout de son fil, n'arrive pas, même le temps d'une seconde, à apercevoir le poisson qui bouge à peine et attend. Brochet ou doré, brochet plutôt, parce qu'un doré tenterait de gagner le large en douce, tandis que le prisonnier, lourd comme une bille flottant entre deux eaux, ne se montre pas moins passif.

Et l'on va voir ce qu'on va voir.

Par le jeu du moulinet, Raymond essaye de ramener à lui la ligne tendue à se rompre. Il l'emporte un moment, gagne, perd, l'adversaire déroulant six pieds de corde quand il en tire deux à lui. Chaque tentative provoque la même obstination significative et muette. Après cinq minutes, le pêcheur ne paraît pas plus avancé qu'à la première. Après dix, il ne l'est pas davantage. Il tient son poisson, qui tient son homme, et les deux continuent de se provoquer l'un l'autre.

Ceux qui louent la combativité de la truite mouchetée ou de l'achigan, remarquable en raison de leur taille, et prêtent au brochet paresse et nonchalance, n'en reviendraient pas de la tactique opposée à celle de notre compagnon. Aucune acrobatie. Aucune ruse se traduisant par fuites éperdues et brusques retours vers le canot, sauts en l'air et de côté, bonds en avant et rétablissement imprévisibles, avec l'intention instinctive de casser la corde dans un moment de molle tension, ou de cracher l'appât au risque de se déchirer la mâchoire.

Cette fois, l'ennemi n'use que de passivité apathique, comme conscient de son poids et de l'actif qu'il représente en combat singulier. Il ne prend



pas l'épouvante, ni n'épuise ses réserves en efforts stériles, limite son activité à attendre et voir la tournure des événements. Que la ligne se détende et le temps d'un éclair il trouvera le moyen, se précipitant vers la surface ou frappant de la queue une branche submergée, de provoquer une secousse qui la sectionnera comme fêtu de paille.

Hardy le sait, le sent, se rend compte qu'il ne maîtrise la situation qu'à moitié. Il essaye de rire et rit jaune. S'il tient sa capture en respect selon les règles, il ne gagne pas sur elle. Aussi décidons-nous de lui venir en aide.

- Attrape la carabine derrière toi !
- Attendez encore...
- Le jeu peut durer une demi-heure ou plus.

Pendant qu'il pointe l'arme, l'un de nous saisit la corde de sa main, pour inviter le poisson à présenter le museau en surface. Le captif cède peu à peu, se montre plus affable ou moins dur d'entendement, finit par apparaître à travers l'eau sombre. Il n'est pas énorme, mais courtaud, trapu, rablé, un peu comme un homme plus large d'épaules que la moyenne. Il nous aperçoit, plus éberlué qu'apeuré. Aussi longtemps qu'il flotte entre deux eaux, même tenu en laisse, il ne tente pas de manoeuvre désespérée pour se libérer. Une balle à la tête l'immobilise et la romaine révèle onze livres moins quelques onces.

Les félicitations ne manquent pas, mêlées d'admiration sceptique pour la méthode sportive de noyer en douceur un demi-mastodonte.

Hardy s'étonne.

—J'ai pourtant déjà vu ça...

—Nous aussi.

—Les gros ne réagissent pas tous de la même manière.

Rien n'est plus juste. Mais le brochet du nord est souvent imprévisible. Alors que certains individus fuient en déroulant cent-cinquante pieds de ligne en un clin d'oeil, d'autres se déchirent la gueule en frappant le canot, d'autres se précipitent vers les fonds et opposent un poids mort au pêcheur, enroulant sa corde dans un arrachis, ou passent sous l'embarcation et la mêlent à celles des ancres.

Nous péchons le lendemain à la traine, ou à la "trôle", — ce qui est peut-être un anglicisme, mais appartient au langage du cru. Dorés et brochets donnent à tour de rôle. Il en est toujours un qui se dévoue à notre cause, qui n'a rien de commun avec son repos. Nous les décrochons pour les remettre à l'eau, la baine ébréchée sinon endolorie, après l'épreuve des pinces qui récupèrent les hameçons au fond de la gorge.

La plus forte pièce pèse ses vingt livres. Encore trop loin du poids escompté. Au même endroit, trois ans

plus tôt, nous avons capturé, apprêté et mangé un brochet de vingt-cinq livres, lui aussi jugé léger. Je sais que des géants de trente-cinq livres furent ferrés dans les baies ombragées du lac Clair, de même que dans le Sincennes et aussi, un peu plus à l'ouest, dans ce lac qui portait si bien son nom de Long, et que les géographes officiels débaptisèrent pour l'appeler Villiers. Il flotte aussi en notre souvenir l'image d'un monstre de 46 livres et six onces, capturé en 1943 dans l'Etat de New-York; sauf erreur, à l'époque, le brochet-record de l'univers.

Quant aux petits, de douze et quinze livres, nous en emplitrions le canot en moins d'une demi-journée. Ils ont comme le goût du suicide, se précipitent sur les cuillères luisantes avec une fougue qui tient de la fringale et du désespoir. Deux leurres à l'eau ramènent ensemble deux individus, coup après coup, aussi longtemps que nous poursuivons l'expérience de la tentation en double. Des dorés de temps à autre, qui ne dépassent pas trois livres, mais du brochet à n'y pas croire, qui n'en finit point de courir à la mort et y échappe sans connaître la grandeur de son sacrifice.

Après deux autres jours d'essais, infructueux dans le sens désiré, nous repilons bagage. Sur l'heure du midi, comme nous achevons de rouler la tente et laver la vaisselle, il arrive de la visite. Deux hommes de l'International Paper, qui terminent un relevé forestier en vue d'opérations dans quelques années.

Ils vont traverser le lac et chercher un ancien chemin de portage qu'indique la carte, gagner vers l'est le territoire du club Oriskany, propriété de leur compagnie. Une distance, disent-ils, d'une quinzaine de milles, à travers un secteur peu visité et mal pourvu d'eau. Assez pour boire, manger, se laver, non pour canoter. Ils porteront leur embarcation à tour de rôle, ne se préoccupent pas outre mesure d'une marche forcée de cinq lieues, qui promet plus d'embêtements que de satisfactions. Ils en ont vu d'autres.

L'aîné jette un oeil à notre foyer, qui fume encore.

—N'oubliez pas d'éteindre à fond. Il y a de l'eau en masse et elle coûte pas cher.

—Comptez sur nous.

—Vous ne savez pas ce que c'est, un feu de forêt...

—Peut-être que nous le savons.

—Alors, tant mieux.

Un signe à son compagnon et ils s'embarquent.

Nous les regardons disparaître, se rapetissant dans le lointain, comme avalés par la vague et l'ombre qu'allonge la montagne.